

à mon tour des vertus et un succès équivalents à la prose de Jean-Marie. Notre ami est sur la bonne voie très certainement et je crois qu'il a quelques projets mais il n'a pas voulu m'en dire davantage...

■ La Folle épopée des frères Willot

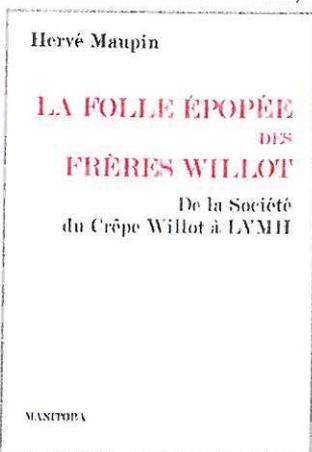
Hervé Maupin
Manitoba 2017

L'histoire des frères Willot n'aurait jamais été écrite si l'un de nos camarades Hervé Maupin, n'avait pas vécu pendant une quinzaine d'années cette folle épopée. C'est d'ailleurs le hasard qui a conduit le haut fonctionnaire qu'il était au ministère de l'Industrie. Ayant rencontré les quatre frères à l'occasion de la reconversion d'une de leurs usines, il se voit proposer de venir travailler avec eux. « Après deux mois de réflexion, écrit-il, j'opte pour la solution la plus aventureuse au détriment d'un exil doré. Je suis attiré par l'action... Le 1^{er} juillet, je rejoins le groupe comme secrétaire général adjoint. Je serai en disponibilité pendant deux ans et, à l'issue de cette période, démissionnaire d'office si je ne demande pas ma réintégration. Mes employeurs devront rembourser à l'État mes frais de scolarité. »

Comme lui écrit, l'un de ses amis, Francis Lotigie Browaey, dans la préface « Ton manuscrit, je l'ai lu comme un roman en trois soirées... Tu as su agrémente l'histoire en laissant percer "la petite histoire", celle des hommes, de leurs erreurs, de leurs conflits sur les stratégies à suivre, l'industriel face aux financiers, chacun avec sa part de vérité car ces deux approches sont indissociables de la bonne gestion des entreprises »

Mais qui sont les frères Willot ? On n'en parle plus. Et pourtant la génération à laquelle j'appartiens n'a pas oublié cette

« affaire » : Bernard Antoine, Régis et Jean-Pierre Willot sont les fils de Pierre Willot, qui avait hérité d'une affaire familiale spécialisée dans la fabrication des bandes de crêpe et de compresses à usage médical et pharmaceutique. Elle survivra aux deux guerres mondiales. Les frères Willot – surnommés « les frères Dalton » – vont, à



force d'énergie, de bon sens et d'ingéniosité, bouleverser l'univers industriel du textile en crise. Ils vont participer à la structuration du secteur sclérosé. Leur boulimie d'acquisitions, véritable fuite en avant, finit par leur faire mordre la poussière. L'enjeu économique et social qu'ils représentent (ils ont acquis notamment la Belle Jardinière, le Groupe Saint frères, Le Bon Marché, Dior, Conforama, Ted Lapidus...) aboutira en 1981 à une pseudo-nationalisation de leurs activités. Remis entre les mains d'un repreneur privé, le Groupe Agache-Willot donnera naissance au fleuron de l'industrie mondiale de luxe : LVMH... d'où le sous-titre de l'ouvrage « De la société du crêpe Willot à LVMH ».

Cette folle épopée ne saurait être résumée : si c'est l'histoire des frères Willot, c'est aussi l'histoire d'une région. Ce livre a demandé à son auteur quatre années d'un travail de bénédictin pour la collecte d'innombrables documents,

procès-verbaux d'assemblées générales, comptes rendus juridiques, article de presse, une véritable œuvre de mémoire... Je tiens à ajouter que ce livre est enrichi d'une bibliographie et d'un cahier de photographies fortes intéressantes et bien choisies. Comme l'écrit Hervé Maupin, le scribe scrupuleux de cette véritable saga, « chaque époque à ses bons et ses mauvais génies ». Dans quelle catégorie faudrait-il ranger les frères ? En tous les cas, s'ils n'avaient pas existé, il aurait fallu les inventer...

■ Machiavel et les conjurations

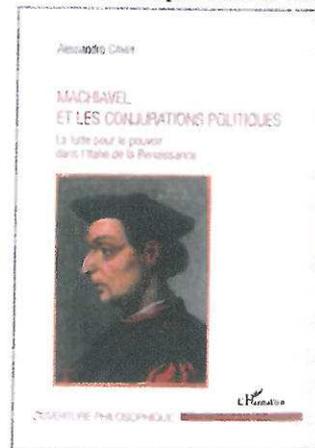
Alessandro Campi
L'Harmattan 2017

Notre camarade Christian Savés vient de me faire parvenir un livre très intéressant autour des écrits de Machiavel sur les conjurations. On connaît surtout le grand auteur florentin pour son ouvrage de référence, *Le Prince*, devenu l'un des classiques incontournables de la pensée politique. On le connaît un peu moins bien pour son *Discours sur la première décade de Tite-Live* ou encore pour son *Histoire de Florence*. Mais, peu nombreux sont ceux qui savent qu'il avait également écrit sur les conjurations. Ce, pour une raison bien simple : c'est, à ma connaissance, la première fois qu'est publié en langue française un ouvrage spécifique abordant la problématique des conjurations.

L'auteur de cet ouvrage Alessandro Campi, professeur à l'Université de Pérouse, est un éminent spécialiste de l'histoire, des idées, et de la pensée politique. C'est notre camarade Christian Savés qui, en sa qualité d'italianiste et de spécialiste d'histoire des idées et de la pensée politique, a supervisé la traduction de cet ouvrage paru en Italie en 2014

et s'est également chargé de sa publication en France.

Ce texte méconnu de l'auteur du *Prince* sur les conjurations nous éclaire donc et nous édifie sur ce qui fut la « face sombre » de la Renaissance. En effet, les conjurations, fréquentes en ce temps-là, ont constitué un phénomène politique majeur, une caractéristique marquante de cette époque. Elles demeurent indissolublement liées à l'histoire de la Renaissance. Ce livre est avant tout un témoignage précieux et de première main sur ce que fut son époque et ses excès... Une époque dont Machiavel ne fut pas seulement le témoin mais aussi le protagoniste, l'acteur. L'époque se prêtait bien au déchaînement des passions et, avec elles, des intrigues et des conspirations. À la lecture de ce texte, j'en suis d'ailleurs venu à me demander si cette propension et même cette dilection pour la violence, les conjurations et autres conspirations n'était



pas alors un trait dominant du caractère des hommes et des femmes (ces dernières n'étant pas en reste) de cette époque. Bref, je m'interroge : est-ce que cette violence ne participait pas de leur idiosyncrasie politique ? Je n'ai, bien sûr, pas la réponse à cette interrogation mais je trouve, personnellement, que l'intérêt de ce livre est aussi de m'avoir amené à réfléchir sur elle.

Je recommande vivement la lecture de ce livre à toutes celles et ceux que la pensée politique passionne... ou qui, plus largement, s'intéressent à cette époque, trouble et fascinante à la fois, que fut la Renaissance.

■ 65-84

Stéphane Gillier

Editions Phébus-2015

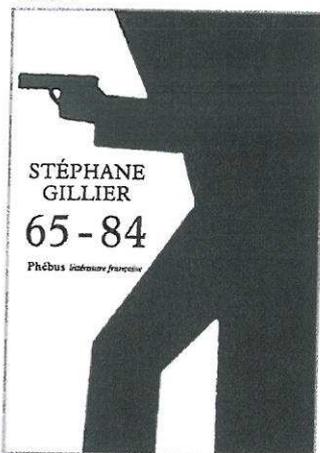
Stéphane Gillier, dans quelques jours sera notre camarade (il est encore élève de la promotion Louise Weiss au moment où j'écris). Il m'a fait la gentillesse de m'adresser un ouvrage *65-84* qu'il a publié avant son entrée à l'École. C'est bien volontiers que je vous en rends compte. Je l'ai lu avec une attention redoublée car j'étais curieux de découvrir un « nouvel écrivain » parmi nos jeunes camarades. Nous nous sommes rencontrés, et il m'a beaucoup appris sur son livre et sur lui.

Né en 1977, il a beaucoup voyagé. Il a été avocat avant d'entrer à l'Ena, mais le service de l'État et au-delà la notion de bien public, sont des choses qui l'ont toujours attiré. *65-84* est son second roman ; il a auparavant publié un premier roman, intitulé *Nappe à moules*. La couverture représente un homme avec un pistolet, stylisée de façon « art-déco ». Pouvez-vous me donner l'explication de cette illustration ?

Bien sûr. Contrairement à ce que la couverture laisse entendre, ce n'est pas un polar. Ce n'est pas un roman policier mais un « roman d'apprentissage. » C'est une réalité la confrontation avec le réel d'un agent de renseignement. *65-84*, du nom de code du narrateur raconte de l'intérieur le parcours d'un étudiant entré dans l'armée par goût de l'aventure... Il y a des voyages, du sexe triste et un mort. Mais le vrai héros du roman c'est l'écriture. Je dois aussi reconnaître que j'ai moi-même reconverti des

éléments vus dans mes séjours à l'étranger. J'ai effectivement été en Afghanistan au début des années 2000. Et j'y ai ajouté des éléments fictionnels.

Etre un agent de renseignement d'accord, mais à quel prix selon vous ?



En effet que reste-t-il d'un tel homme, de ses rêves, de ce qu'il peut espérer construire lorsqu'il lui faut, régulièrement, disparaître, mentir, arranger le réel ? Progressivement, il est happé par un monde discret, méticuleux, fragile parfois, qui, s'il est bien loin des idées reçues, n'en demeure pas moins hors normes.

Vous me confortez dans cette idée que vous n'auriez pas écrit cet ouvrage si vous n'en aviez pas, en quelque sorte, vécu certains moments. Je me limiterai à cette citation.

Oui c'est exact je vois à quelle page vous faites allusion et qui est reproduite dans la quatrième de couverture : « Mes parents connaissaient mon affectation, c'est tout, il m'était interdit de donner quelque information que ce soit sur le travail que j'effectuais. Papa, je couche avec des filles, en Afghanistan, mais cela n'a rien à voir avec le travail à proprement parler, je vois de petits enfants sales, j'écris ce que les gens me racontent, je trouve les gens qui racontent le mieux, j'envoie ce que j'écris à des gens, qui écrivent à leur tour à partir de ce que j'ai pu

écrire, les hommes lisent, papa, je t'aime beaucoup, je fais des voyages, je suis un autre, et puis je reviens je suis moi de nouveau, dans un bureau, où j'écris sur ce que j'ai pu écrire, pour qu'on soit bien sûr d'avoir compris ce qui s'était joué, là-bas. » C'était bien ce passage qui avait piqué ma curiosité. Notre futur camarade n'a pas voulu m'en dire plus. J'attendrai donc avec impatience son prochain roman !

Pour conclure, comme je vous l'avais annoncé, je voudrais vous signaler deux beaux livres illustrés.

Le premier est celui de notre camarade Claude Mollard, dont nous avons pu admirer le talent de photographe lors de la petite exposition du 70^e anniversaire de l'École, avenue de l'Observatoire. Aujourd'hui



il expose rue des Beaux-Arts¹ « Les visages de Meknès. » Il publie à cette occasion *Êtres premiers - Une anthropologie imaginaire* : « Claude Mollard, écrit le préfacer, Gabriel Bauret, s'empare de la photographie comme un instrument d'investigation, porté par une intention qui mêle à son aventure plastique l'histoire de l'art ainsi que des considérations philosophiques croisant ce qu'Edgar Morin appelle une *anthropologie imaginaire*. Sa pratique s'organise autour d'un axe, on pourrait dire d'une obsession : débusquer les traits d'un visage, qu'il appartienne

au monde végétal ou minéral. Il mène son exploration dans les territoires très variés, proches et lointains, aussi bien en Europe qu'en Amérique, en Afrique ou en Asie. » Cet ouvrage est complété de textes d'Edgar Morin, Tomi Ungerer et Gilbert Lascault.

J'ai souhaité rendre compte d'un deuxième ouvrage *Les lettres à Alice* d'André Derain. C'est le témoignage exceptionnel d'un Français dans la Grande Guerre. Il est aussi une chronique de la scène artistique racontée d'une plume sensible d'une rare intelligence.



L'avant-propos est de sa petite-nièce, Geneviève Taillade² et les textes de présentation de Cécile Debray, directrice du musée de l'Orangerie ; Christiana Fabiani, auteur, metteur en scène et universitaire ; Valérie Loth, historienne de l'art. Ce livre vient de paraître (et que je vous conseille de lire) au moment où on peut visiter une belle exposition organisée par le Centre Pompidou : « André Derain, 1904-1914, la décennie radicale ».

Robert Chelle

Albert Camus 1962

¹ - Galerie Patrice Trigano, du 7 décembre 2017 au 13 janvier 2018.

² - Présidente de l'Association des Amis d'André Derain (exposition à lieu du 4 octobre au 29 janvier 2018)